

comme ceux que je viens de transcrire supposent sans doute l'art qui les a perfectionnés, mais à coup sûr, il n'ont pu être imaginés à l'aide de simples réminiscences littéraires. M. Georg Temple a donc admirablement lu Werther à cet endroit, il le relira trop souvent peut-être, au point de redouter l'imitation et de se rejeter par contraste vers des inventions invraisemblables où ne seront pour rien ni son imagination, ni son fin bon sens doucement sceptique et moqueur.

Que peut bien faire dans une auberge du Rhin, pendant vingt longues journées, ce spectateur que nous commençons à connaître ? Précisons d'abord les dispositions qu'il y apporte. Ce n'est pas un mélancolique d'un autre temps, un René ou un Obermann, il ne laisse pas d'en tenir par certains côtés. Un soir par exemple il a fait seul une longue promenade, l'esprit le plus alerte ne peut sans cesse retrouver en lui-même une source intarissable de force et de gaieté ; l'isolement, la campagne, la jeunesse affaissent le corps sous je ne sais quelles langueurs pénétrantes, il faut être triste et la tristesse s'appellera ce soir le mal du pays :

« À force de marcher, j'arrivai enfin à une roule et je
« m'assis sur une borne pointue avec autant de plaisir que
« si c'eût été le plus doux siège. Quand je dis *plaisir*, je
« parle pour mes membres, car pour mon âme, elle se trou-
« vait, en vérité, très-malade. La nature lui semblait une
« marâtre, les hommes des animaux stupides, tous les ani-
« maux des bêtes féroces. Elle n'exceptait enfin de ses malé-
« dictiones qu'un tout petit coin de terre dans un certain
« pays, une maison dont tous les murs, toutes les chambres
« sont connus, et dans laquelle vivent une bonne mère, une
« jolie sœur, une brave servante que ma pauvre âme aurait
« bien voulu embrasser en cet instant. Celle pensée fit même
« un tel effet sur moi, que je me mis à rire d'une joie pré-